

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 44

Artikel: On construit
Autor: Anelin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les désertes où l'herbe pousse entre les pavés.

— Et alors, dans ces moulins, demande Jules au Sapeur, est-ce qu'on y moud du blé ?

— Ah ! plus maintenant, mon bon monsieur, la roue tourne à vide, comme chez maître Cornille.

— Tu comprends, fait Marc-Henri, on veut surtout amuser le voyageur. C'est comme qui dirait le chamois apprivoisé qu'on promène, chez nous, autour des hôtels pour distraire les Anglais !

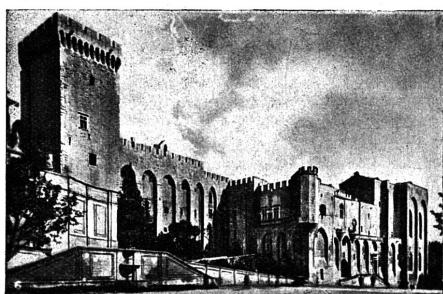
— Vous venez de la Suisse ? interroge le chauffeur.

— Pas plus ! réplique Marc-Henri, lequel se souvient tout à coup d'avoir négligé de fixer le prix du voyage en taxi. Nous sommes un peu du pays puisque nous venons du Jura.

Il y a une minute de silence durant laquelle on n'entend plus que le bruit du moteur.

Brusquement, nous pénétrons dans une vaste cour. L'auto se range le long du trottoir et nous descendons.

— La visite dure environ deux heures, déclare le chauffeur. Quand vous aurez parcouru toutes les salles, vous monterez au sommet de la Tour des Trouillas !



Château des Papes.

Et son doigt tendu montre le coin d'une tour crénelée.

Ayant levé le nez, François s'arrête net et demande s'il est obligé d'aller jusque là-haut ! Pour un peu, il refuserait de visiter le château.

A demi rassuré, il consent à gravir l'escalier qui conduit dans la salle d'attente où l'on vend des cartes postales et des petits souvenirs d'Avignon.

Au moment où le guide se présente, nous sommes une cinquantaine de touristes. Ce guide est un petit homme râblé, à l'œil vif et à la physionomie mobile. Nous le suivons dans la cour intérieure et tombons en admiration devant un puits d'une grande profondeur.

— Voilà ce qu'il nous faudrait pour nos châlets du Jura, fait Jules au Sapeur, en cherchant à prendre des mesures.

— Comment ferais-tu pour y puiser l'eau, réplique François du Crétet en s'animant, jamais tu ne trouverais un bout de corde assez long pour...

— Taisez-vous donc, ajoute Marc-Henri, pêremptoire. Avec un tel boucan on ne comprend plus les explications du guide.

Celui-ci raconte que la construction du château commence au XIV^e siècle et se poursuivit durant le règne des neuf papes qui résidèrent à Avignon.

Nous grimpons des escaliers, suivons de longs corridors et pénétrons dans la salle où les neuf souverains pontifes, figés dans leurs cadres, nous regardent. Ils ont tous grande allure. Les uns se tiennent debout ; coiffés de la tiare, ils gardent une position avantageuse. Les peintres qui ont immortalisé leurs traits pour l'éternité leur ont donné à tous ce même air autoritaire et descendant qui distingue les souverains du commun des mortels. D'autres, tête nue, mais revêtus de leurs habits sacerdotaux, sont assis dans de larges fauteuils armoriés. C'est le cas du plus célèbre d'entre eux, Clément VI, qui régna au milieu du XIV^e siècle et fut le véritable architecte du bel édifice que nous visitons. Son

nom reste attaché à de nombreuses salles et notamment à cette chapelle, dite de Clément VI, que nous visitons ensuite. Elle est impressionnante à la fois par sa profondeur, par ses fenêtres gothiques et les élégantes nervures de sa voûte. Au moment où nous franchissons le seuil, les conversations cessent comme par enchantement et nous marchons sur la pointe des pieds. Quand nous avons parcouru la chapelle en tous sens, nous nous groupons autour du guide, lequel se met à chanter, d'une belle voix de baryton, un air de Mireille. Au moment où il se tait, la voix semble encore descendre lentement des voûtes profondes.

Tandis que les spectateurs ravis écoutent encore, le guide ajoute en riant :

— Il n'y a pas que les cigales qui chantent en Provence, les pierres chantent aussi !

A la file indienne, nous passons sous une petite porte.

Marc-Henri reste dans la chapelle. Il a son idée. Quand le dernier visiteur pénètre dans la salle voisine, il entonne, de sa belle voix de ténor, un air familier :

*Je suis le pâtre des montagnes !
Hallali la ho, hallali la ho !*

Soudain, il semble que toute la chapelle de Clément VI s'est mise à chanter. Les « hallali la ho » tombent en cascades de la voûte merveilleuse ; ils heurtent le sol, remontent le long des parois, glissent sur les fenêtres et remplissent tout l'espace. Les visiteurs reviennent sur leurs pas et le guide complimente Marc-Henri. Modestement, celui-ci répond :

— Oh ! ce n'est rien. J'ai seulement voulu voir si l'air du Midi convenait à ma voix !

Après avoir parcouru la galerie du Conclave dans l'Aile des grands dignitaires, puis la Tour des Anges, nous traversons un vaste logis qui servit de caserne à l'armée et qui est maintenant désaffecté.

Près d'une fenêtre, Marc-Henri s'arrête brusquement et demande :

— Qu'est-ce que c'est que ce livre dont chaque page est fixée dans un cadre de bois ?

— Le manuscrit de Mireille, déclare le guide.

Nous nous approchons pour admirer l'écriture fine et élégante de Frédéric Mistral, le poète de la Provence.

* * *

Arrivés au pied d'un étroit escalier, le guide nous indique le chemin de la Tour des Trouillas. François du Crétet, qui avait déjà le pied sur la première marche, recule brusquement.

— Allons, fait Marc-Henri, viens avec nous, la Mule du Pape y est bien montée !

François secoue la tête :

— Tu ne dis pas comment elle est redescendue.

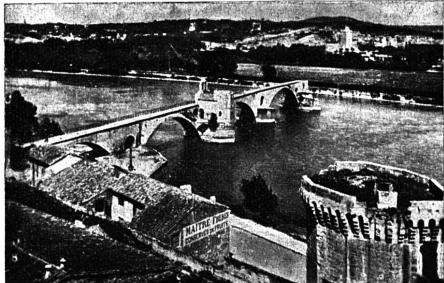
— Montez donc, ajoute le guide, vous verrez la boucle où la mule était attachée.

Une Anglaise à face à main s'approche et demande :

— Oh ! pardon, est-ce que vraiment la mule a passé là ?

— Ah ! répond le guide, avec un bon rire, ça c'est une galéjade !

Dans l'escalier sombre, nous montons à la queue leu leu. Jules au Sapeur souffle comme un bœuf qui vient de labourer une pose. Quant à



Pont Saint-Bénézet.

Marc-Henri, il a bien de la peine à se retourner. De temps à autre, il s'écrie :

— On voit bien que les papes d'Avignon n'étaient tous que des grands maigres, autrement ils n'auraient jamais pu se « ganguiller » par là !

Enfin, voici la plateforme. La vue s'étend sur toute la ville et même au-delà. Les toits rouges d'Avignon brillent au soleil, le Rhône décrit sa courbe jusqu'au pont Saint-Bénézet et, dans le lointain, par-dessus la plaine brûlée où les « mas » se blottissent au pied d'un bouquet d'arbres, les Alpilles ferment l'horizon.

Jean des Sapins.

BEAUMARCHAIS ET LE YO-YO

ERINNÉ à N 1790, le yo-yo, qui triomphe aujourd'hui, faisait déjà fureur. On l'appelait l'émigrette. C'était le jeu à la mode, jeu innocent, il faut le reconnaître.

Cette mode agaçait un peu les hommes d'esprit et Beaumarchais se fit leur interprète, en donnant une leçon aux joueurs de yo-yo, pardonnant, d'émigrette.

Il intercalait dans « Le Mariage de Figaro » une petite scène où l'on voyait le célèbre barbier apprendre le nouveau jeu au juge Brid'oison.

Brid'oison, après s'être vainement exercé au maniement de l'émigrette, demandait :

— A quoi cela sert-il, l'émigrette ?

Et Figaro-Beaumarchais de répondre :

— C'est un noble jeu, qui évite la fatigue de penser... *(Manuel général).*

A table d'hôte. — Un plat circule. Le garçon se fait insinuant :

— Monsieur veut-il des pieds de cochon ?

— Non, merci, mon ami, j'en ai...

Ruse féminine. — Oui, tu es gentille dans cette robe, mais je sais ce qu'elle me coûtera...

— Chéri, est-ce que je pense à l'argent, du moment qu'il s'agit de te plaire ?

ON CONSTRUIT

ETES énormes ampoules attiraient les yeux et forçaient les gens à s'arrêter, à reculer jusqu'au trottoir opposé, à s'appuyer aux vitrines des magasins. Quelques-uns même, s'asseyaient sur le rebord de la devanture pour pouvoir regarder plus longtemps.

Tout d'abord, on ne voyait que ces lumières rondes et blanches, accrochées, de distance en distance, à des fils invisibles, tout là-haut, parmi les planches et les tiges de fer. Puis l'œil suivant, en descendant, les longues ombres aux arêtes vives, aux angles géométriquement dessinés, fouillaient les recoins sombres, s'attardait dans les ténèbres des fondations. Puis, remontait la façade ébauchée, comptait les trous noirs des fenêtres carrées... appelé par le clignotement nerveux des boules lumineuses : un long moment de lumière tranquille et brusquement, une cassure brève, comme si un enfant eût touché les fils, pour s'amuser.

Haut dans le ciel, une grue osseuse ployait le dos, raide, et promenait sa petite tête sur les poutrelles enchevêtrées. Par sa bouche fine, elle laissait échapper un jet rectiligne de salive mince comme un cheveu : le filin d'acier. Et de tous ses engrenages, elle lançait un ronronnement sourd, finissant en sifflement comme un malade brûlé de fièvre qui cherche sa respiration. Maintenant, en un ronflement régulier, elle redressait son buste effilé et pointu, on eut dit un grand personnage très sec, en redingote, les mains fermées, des poings énormes et ronds pour guider le câble roidi.

Sur une passerelle de planches grossièrement ajustées, un ouvrier debout dans la lumière blafarde, commande à distance la machine. Son bras prolongé d'une palette rouge dessine sur la façade de grandes ombres portées qui courrent, zigzaguent, se perdre dans les échafaudages.

Palette levée... la grue avance et enlève le plus haut possible sa benne aux mâchoires serrées, suspendue dans l'espace. Palette à droite... la machine stoppe et tourne sur son axe son

grand corps efflanqué avec sa véranda de tôle. A travers les petits carreaux sales, on devine le cerveau de la bête : le mécanicien assis, les mains et les pieds sur les commandes. A coup de leviers et de pédales, il répond aux appels muets de la palette. La grosse poche métallique, les joues gonflées de ciment, se balance mollement au-dessus du faisceau des minces tiges de fer, droites et serrées : l'armature. Elle s'arrête enfin, et tourne lentement au bout de son fil torréfié, puis descend se livrer aux mains tendues des ouvriers... Un coup de palette, horizontal, comme si la main décapitait une fleur : l'observateur a donné le signal ! Et dans le silence de la nuit étoilée, on entend le béton humide glisser dans les coffrages de bois.

Ce silence a quelque chose qui oppresse. On n'aime pas voir travailler sans bruit. On pense, malgré soi, au travail lugubre des fossoyeurs. Et le soir, la rue est déserte. De temps en temps le bourdonnement d'une auto qui file vite, mais point de passants. Sauf sur ce bout de trottoir, des gens qui regardent le mouvement des ombres et qui parlent à voix basse. Et debout, entre deux lampes à incandescence, cet ouvrier tout petit, à cause de la hauteur, cet homme ébloui de lumière qui se penche à droite, à gauche et manœuvre, en détachant les mouvements, sa palette rouge. Ces poires électriques qu'on voit ciller douloureusement, et la grue qui retire sa benne vide et entr'ouverte, claquant des mandibules. Elle répètera les mêmes gestes sur la rue endormie, fera pivoter son kiosque vitré, offrira aux regards des piétons attardés ses verres brusquement rougis : le mécanicien qui allume une cigarette... *Anelin.*

L'ALIZIÈRE

(Légende jurassiene inédite).

A la mémoire d'Edison.

 ETAIT une maison hantée. Du moins, les gens le croyaient.

On voit encore les ruines de cette mesure au-dessus de Combe-Noire, au pied du Risoux. C'est un endroit solitaire du Jura : maigre pâturage entre deux lisières de sapins, coupé par des fourrés de genévrier et de sorbiers, sol accidenté de lapiaz et de baumes.

...J'arrive au détour de la charrière inutilisée depuis longtemps et envahie de mauvaises herbes. C'est un vrai bosquet qui a cru autour des ruines de l'Alizière. De hautes orties, des bouquets d'osiers fleuris, mélangés de framboisiers ont poussé sur les murs éboulés du jardinier. Le toit de la maison, effondré dès longtemps, les murs écroulés forment un amas inextricable que la végétation a recouvert.

Le branchage clair d'un alizier vigoureux s'entre croise avec celui plus sombre d'un antique épicea. Et, ces deux arbres semblent vouloir enfouir à tout jamais sous leur ombre grandissante le secret qui hante encore ces lieux...

Pas un chant d'oiseau en ce jour gris d'octobre, pas la gai stridulation d'un grillon. Seul, le hululement lugubre d'une chouette dans la profondeur de la forêt, tout proche.

Une légende étrange reste attachée à l'Alizière. On raconte que, vers 1794, deux contrebandiers, traqués par les douaniers français, y avaient été dépourvus et avaient disparu sans laisser de traces. On accusa le propriétaire d'alors, le grand Bastian ; mais, contre son habitude, la justice bernoise avait mené son enquête sans énergie, comme décidée d'avance à conclure par un non-lieu, et pour cause : on chuchotait que les deux malheureux cherchaient à passer en France un ballot de ces faux-assignats qui se fabriquaient dans certain village du Pays de Vaud au su et au vu du bailli ; ils en portaient chacun pour une fortune.

Cependant, un beau jour, des bûcherons qui passaient par là virent l'Alizière fermée ; sa cheminée ne fumait pas. Leur coup fait, le grand Bastian, la Criblette, sa femme et leur garçon avaient quitté le pays ; on ne les revit jamais.

Et personne, depuis, n'osa rentrer dans la maison maudite...

Or, un soir d'hiver, des voituriers attardés rentrèrent tout effrayés au village : ils avaient vu, en passant devant l'Alizière, des lumières circuler dans la maison, de la cave au galetas, redescendre, aller d'une chambre à l'autre, s'arrêter, puis repartir. Quelqu'un semblait chuchoter dans la maison. Le plus crâne des charretiers risqua un œil par un carreau cassé, crut voir deux ombres fureter par tous les coins et qui semblaient tenir des lasses de papiers... des revenants, sans doute, les âmes des deux contrebandiers enfouis dans les creux à chaux au fond du jardin, et qui revenaient chercher leur trésor.

...Dès lors, les bergers, les rouliers, les charbonniers, les bûcherons, évitèrent de passer par là ; le chemin de l'Alizière fut délaissé, l'herbe y poussa, les ornières disparurent... La maison maudite était devenue une maison hantée...

La légende de l'Alizière en était là lorsque, il y a une quarantaine d'années environ, un fait nouveau se produisit. Un vieil original de la contrée, Pierre-Abraham à la Chouette, brouillé avec sa famille, vint habiter l'Alizière ; il remit debout la vieille mesure, qui tombait en ruines, et y vécut seul avec les esprits. Cela fit jaser les gens du village et donna un regain d'intérêt à la légende. Ce mécréant de Pierre-Abraham, habiter l'Alizière, une maison hantée, c'était jeter un défi à Belzébuth, ou bien lui avoir vendu son âme. Le vieux garçon dans sa nouvelle habitation ne se montrait presque jamais ; sa maison était toujours hermétiquement close ; la façade décrépite avait une physionomie fermée, sournoise, mauvaise de quelqu'un qui dissimule quelque chose. Pierre-Abraham à la Chouette avait une chèvre, faisait son pain lui-même.

Il s'absentait parfois pour plusieurs semaines ; on le disait en voyage ; mais où, nul ne le savait. Pendant ces absences, un dogue féroce gardait la maison. On le disait mécanicien ingénieur et habile horloger. On prétendait qu'il cherchait une formule du mouvement perpétuel, qu'il avait construit des automates et une horloge compliquée, vrai chef-d'œuvre de mécanique. Le bruit courrait aussi qu'il avait été en relations, dans son jeune temps avec l'inventeur français Charles Cros, et qu'il était sur le point d'achever un mécanisme servant à reproduire les sons. Pierre-Abraham était un vrai maniaque de la mécanique ; il prenait un malin plaisir à mystifier avec ses automates et ses mécanismes les rares gens qui entraient à l'Alizière : la porte que vous vouliez ouvrir vous rejetait dehors ; un Hercule levait sa masse menaçante à votre entrée dans son atelier ! Cette manie d'épouvanter les visiteurs n'était pas sans aggraver sa réputation d'homme diabolique auprès des gens simples et craintifs.

...Je me souviens bien de cet homme. J'avais à peine quinze ans alors, l'âge où l'on ne craint rien, ni personne, pas même les revenants. J'étais allé, avec quelques compagnons de mon âge, marauder les griottes de l'Alizière. Mais une bordée de gros mots, venant je ne sais d'où, nous avait mis en fuite. La voix de l'homme invisible avait un timbre très particulier : c'était une voix métallique, avec des intonations graves, aux finales en lugubre trémolo, la voix de Pierre-Abraham ; lui seul avait un timbre semblable, était resté dans mon oreille. Notre expédition se termina par une fuite épervée, à travers la forêt, jusqu'au village.

Pierre-Abraham à la Chouette possédait, on le savait, une petite fortune, héritée de son père. Sa nièce et ses neveux, quoique brouillés avec lui, guettaient son héritage sans rien dire ; c'étaient gens cupides, qui, eux, auraient volontiers vendu, pour peu d'argent, leur âme au diable, s'il en avait été amateur !

Un matin de septembre, Pierre-Abraham, vieilli et voûté, se rendit au chef-lieu ; après une bonne heure de marche, il s'arrêta devant la maison du notaire Finard, monta à l'étude de l'air d'un homme déjà venu par là et qui connaît les lieux.

— Eh ! bonjour, mon cher Pierre-Abraham, s'écria le notaire, en se levant. Comment va la santé ?

— Salut ! maître Finard. Salut !... Je me fais vieux ! J'ai soixante-dix ans sonnés. Le vieux hibou n'est bientôt plus bon que pour la terre ! La vue baisse, la carcasse s'affaiblit... seul l'esprit est encore lucide, et bien lucide, fit-il en se passant la main sur le front et en redressant sa taille.

L'original de l'Alizière, le vieux hibou, comme il se nommait lui-même, ne méritait pas sa réputation, à en juger par sa physionomie sympathique : face complètement rasée, encadrée par une abondante chevelure blanche rejetée en arrière ; teint rosé des vieux, avec des rides nombreuses finement parallèles aux tempes et au front. Et, dans cette face intelligente de chercheur, toujours pensif, deux yeux, petits, très bleus, très clairs, qui se levaient sur vous une seule fois, mais qui vous jaugeaient d'un seul regard.

Ce sympathique vieillard avait, en effet, l'air en pleine possession de tout son esprit, et ne semblait certes pas, comme on le prétendait, de ceux qui pactisent avec les esprits malins...

— Que me dis-tu là, mon cher Pierre-Abraham ?... Tu veux nous enterrer tous. Tu es solide comme une achatte, et tu en as encore au moins pour vingt ans !

Sans répondre, le vieillard s'assit dans un fauteuil, en secouant la tête lentement, avec un air de tristesse mitigé par un sourire de paix un peu désabusé.

— Je viens te dicter mon testament !... Oui, mon ami... Rien moins que cela, mon testament.

Deux heures plus tard, Pierre-Abraham, l'air allégé et satisfait, remontait à l'Alizière. En quittant son ami Finard, il se retourna une dernière fois sur le seul de la porte en lui disant, de sa voix si curieusement métallique, aux intonations profondes :

— Surtout, n'oublie pas, au moment où mes héritiers seront réunis, de décrocher le tableau suspendu au-dessus de la cheminée, à la chambre devant. Ces gens-là m'en ont tellement fait voir que j'ai dû aller habiter une maison qu'on dit hantée ; ils ont besoin d'une bonne leçon. Adieu !

(A suivre). — *Cyprien.*

Bourg-Ciné-Sonore. — En exclusivité au Bourg, Michel Simon, dans : « *La double Vie de M. Legrand* ». Le Bourg rompt cette semaine avec sa tradition de l'opérette pour présenter en première vision au public lausannois un film audacieux dont on parlera beaucoup, qui sera discuté toujours, condamné parfois, mais qui passionnera comme un aperçue et douloureux documentaire tous ceux qui aiment se pencher sur les problèmes sociaux, sur l'humanité lourde d'antécédents et d'héritéité.

Michel Simon, l'inoubliable Cloclo de « Jean de la Lune », a voulu nous prouver qu'il pouvait avoir le talent de Jannings, et s'avère l'égal des plus grands acteurs dramatiques dans son rôle de Maurice Legrand. Étant donné le caractère dramatique et réaliste de ce film tiré d'un célèbre roman de G. de la Fouchadière, les enfants au-dessous de seize ans, ne seront pas admis.

Achetez l'Almanach du Conte !

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne